

La bataille de la Bérézina dans les mémoires des combattants de l'armée russe

par I.A. GROUSTO,
Centre d'Etudes Napoléoniennes, Université Maxim Tank — Minsk

Traduction par l'Ambassade de France à Minsk (Irina Matuchevskaya)

Les 26-29 novembre 1812, sur les bords de la Bérézina s'est déroulé l'un des combats les plus célèbres dans l'histoire des guerres napoléoniennes. Les avis des historiens sont partagés sur le vainqueur. Ces derniers temps, l'évaluation de la bataille porte de plus en plus souvent sur sa dimension humaine. Il s'ensuit l'opinion largement partagée que la bataille est, entre autres, remarquable par l'ampleur de la tragédie vécue non seulement par les combattants des armées russe et française, mais aussi par la population civile constituée des réfugiés de Moscou et des habitants de la région. Cette conclusion repose sur l'analyse des informations rapportées dans les mémoires des participants à la bataille. Pour leur majorité ce sont ceux de combattants de l'armée napoléonienne [1] et c'est pourquoi l'étude des souvenirs sur la bataille venant d'officiers ou soldats de l'armée russe présente toujours un grand intérêt.

Les informations sur la bataille apparaissent pour la première fois dans les mémoires parus peu de temps après le combat et on les retrouve ensuite dans les périodiques tout au cours du XIX^{ème} siècle. En 1814 ont été publiées les « *Notes sur l'effectif et la campagne des milices populaires de Saint-Petersbourg contre les ennemis de la Patrie en 1812 et 1813* » par l'officier des milices populaires B.I.Steinheil. Participant à la bataille de la Bérézina, Steinheil en a fait une description qui permet d'évaluer à quel point il avait été impressionné par les scènes du combat dont il avait été témoin. D'après lui, à proximité du lieu de passage, les soldats de la milice observaient le tableau suivant : « *les ennemis après s'être rendus, déjà désarmés, se tenaient près de la route. Beaucoup d'eux, à moitié nus, aux visages pâles à mort trahissant la faim qui les torturait, tremblant de froid, se jetaient à l'encontre des vainqueurs et leur demandaient un morceau de pain au nom de Dieu. ... Les héros du Nord se rappelant bien la règle de ne pas frapper quelqu'un à terre leur donnaient des galettes autant qu'ils pouvaient, les ennemis les acceptaient avec avidité et leur embrassaient les mains. Beaucoup d'officiers ennemis offraient leurs sabres, montres, pisto*

lets et même leurs chevaux pour rien d'autre que quelques galettes ou un rien de monnaie russe » [2, p. 196]. Néanmoins, les soldats et les officiers qui n'avaient pas perdu la capacité de combattre et étaient restés fidèles à leur serment « combattaient avec beaucoup de persistance et d'acharnement » [2, p. 198], Le lendemain matin Steinheil se souvient du spectacle suivant : « Toute la zone de plus d'une verste carrée devant le pont était encombrée d'un convoi composé de charriots, de voitures, de fourgons et de coupés chargés de richesses pillées à Moscou ; et en dehors de ça 12 canons et tout un troupeau de chevaux qui se sont dispersés sur la rive. Le champ de bataille et l'espace occupé par le convoi étaient couverts de morts ou de mourants, de blessés et de cadavres de chevaux. Les têtes d'hommes et de chevaux noyés et pris par le gel émergeaient de l'eau. Sur la neige, on voyait des corps gelés : des bébés, des femmes à moitié nues succombant au froid qui se tenaient près des cadavres de leurs maris ou de leurs enfants et qui s'attendaient au même destin. Partout du sang, des victimes de la mort avide, des gémissements, des sanglots, des cris et ta puanteur insupportable ! De nombreux chiens de chasse de Moscou qui montraient que les Français comptaient s'amuser à la chasse hivernale en Russie ».

« Afin de dégager le chemin encombré et de faciliter l'accès au pont, des détachements ont été tout de suite envoyés sur le site, sur ces entrefaites, le convoi a été livré comme trophée aux milices populaires. On trouva dedans un grand nombre de très bons livres, d'estampes, d'atlas et de cartes qui à Moscou avaient orné les meilleures maisons et bibliothèques, et également des vases sacrés que nous avons envoyés au quartier général car aucun soldat russe ne voulait se faire un profit de l'impiété. Pendant deux jours, nous avons tiré des objets du convoi, et nous n'avons même pas eu assez de temps pour prendre tout ce que nous voulions » [2, p. 201-202],

R.M. Zotov, officier de 17 ans des milices populaires, a été lui aussi très frappé par les tableaux du champ de bataille qu'il a décrit dans ses mémoires publiés en 1836. « Le passage de la Bérézina se déroulait à une distance de 2 verstes de nous, nos troupes étaient réparties sur l'éminence, ci l'abri de la batterie de 12 canons du général Fock. On ne voyait d'ici que des rangs brisés et agités d'ennemis qui s'amassaient près de la rivière et poussaient vers le pont. Devant cet affreusement, quelques colonnes françaises repoussaient avec un courage stupéfiant toutes nos tentatives d'atteindre le passage. Enfin, suite à notre fusillade ou à cause de la masse des personnes qui se précipitaient sur les ponts, l'un des ponts s'est écroulé, ce qui a marqué la fin du passage. Je dis « fin du passage », mais cela est devenu en fait le début des horreurs, des cris et du désespoir. Pendant ces deux jours, l'armée française dans sa totalité, a quasiment réussi à passer sur l'autre rive, mais les convois et tous les civils sont restés sur notre côté de la Bérézina. Ils s'amassaient, se bousculaient, cherchaient à percer la foule pour atteindre la Bérézina et le pont qui n'existait plus. La foule poussait ceux qui étaient au premier rang et ces personnes roulaient dans l'eau, affrontaient les vagues, essayaient de franchir la rivière à la nage, se raccrochaient aux blocs de glace et mouraient en poussant des cris de désespoir. Il est impossible de décrire ces événements. Nous étions sur une éminence à deux verstes du pont ; nous voyions à peine ce qui se passait mais les cris terribles de désespoir des mourants que nous entendions distinctement nous ont frappé à un tel degré que nous avons plusieurs fois eu l'imprudence de demander au colonel de nous envoyer au secours de ces malheureux. Nous oubliions à chaque fois que les colonnes de l'armée ennemie se situaient entre nous et les ponts » [3, p. 492], R. Zotov, qui avait ensuite affronté l'ennemi sur le champ de bataille, a rendu justice à son

courage et à son dévouement : « *Le lendemain matin la canonnade a recommencé. Ce fut l'effort suprême de l'armée française, son salut à la Russie. Nous voyions encore les vestiges d'une grande armée combattant avec courage et attaquant avec fureur. Le génie de Napoléon et l'esprit de ses soldats étaient encore bien présents* » [3, p. 493].

La description par R. Zotov du champ de bataille juste après le combat et l'attitude des soldats et des officiers russes envers l'ennemi vaincu est d'un grand intérêt pour les chercheurs. Selon Zotov, « *nous étions maîtres de la rive droite (1) et nous nous sommes précipités vers le site de la bataille et du terrible passage qui avait eu lieu la veille. Et alors ? Le spectacle était devenu encore plus horrifiant, car on voyait non pas un tas de corps, mais des groupes de mourants. A la distance d'une verste du convoi abandonné par les Français, la route était bloquée. Des coupés, des voitures, des fourgons, des calèches élégantes, tout était à pleins bords chargé des biens russes pillés à Moscou et en route ; des canons endommagés, des caissons à poudre, des milliers de chevaux cherchant tranquillement à manger sous la neige ou dans un fourgon. Des foules de femmes et d'enfants, gelés et affamés, ont tant bloqué le chemin qu'il a fallu envoyer un détachement complet de la milice pour dégager le passage. La situation là-bas était encore plus dure. La rivière débordait de cadavres. Les corps d'hier s'empilaient dans l'eau et c'était un tableau horrible. Sur la rive, les survivants traînaient, comme des ombres du Styx, en regardant l'autre rive, sans se préoccuper de notre arrivée et sans répondre à nos questions. Des officiers et des soldats amenaient ces malheureux avec eux, leur donnaient à manger et leur trouvaient quelques vêtements chauds avant de les envoyer à Vitebsk. De nombreux Russes ont pu se procurer des objets précieux en fouillant les voitures du convoi et en triant leur contenu. Quelques-uns parmi eux l'ont fait par hasard, d'autres cherchaient spécialement ce qu'il y avait de plus précieux. Certains officiers collectionnaient des livres, des tableaux ou des atlas. Des personnes religieuses cherchaient des chasubles et des vases sacrés. Des gens économes préféraient la monnaie, l'argenterie, les cuillères, les assiettes, les samovars etc. Des paresseux n'ont rien eu (moi, je l'avoue, j'étais paresseux) ! Nous nous sommes occupés de fouiller le convoi pendant deux jours, pourtant il restait encore à ta fin plus de la moitié des objets* » [3, p. 494],

Au cours des années 1864-1868 « *Les notes de A. P. Yermolov. (1798-1826)* » ont été publiées puis rééditées à plusieurs reprises. En 1812, xermolov occupait la fonction de major général auprès de Koutouzov. Le spectacle qu'offrait le site de la Bérézina après le passage l'a beaucoup marqué, et il a écrit cdors dans ses mémoires : « *Je ne manquerai pas de décrire les événements de la Bérézina au moment où nous l'avons quittée et dont j'étais témoin. Sur les ponts en partie écroulés, on voyait des canons ; des objets lourds étaient tombés dans l'eau ; une multitude de personnes, y compris des femmes et des petits enfants, descendait sur la glace. Personne n'a pu échapper à la rigueur du froid ! Rien de plus horrifiant ! Heureux étaient ceux qui avaient mis fin à leur vie — et à leurs souffrances. Les survivants les enviaient. Bien malheureuses étaient les personnes mortes de froid, après avoir souffert de douleurs atroces. La Bérézina était couverte de glace transparente comme du verre : dessous, et sur toute la largeur de la rivière on voyait des corps. L'ennemi y avait abandonné un grand nombre de pièces de canon et des convois* » [4, p. 254].

(1) - NdE : il s'agit plus vraisemblablement de la rive gauche, celle par laquelle arrivaient les troupes de Napoléon.

En 1869, les mémoires de l'amiral Tchitchagov, commandant de l'armée du Danube et un des participants les plus actifs à la bataille de la Bérézina ont été publiés dans la revue « Archives russes ». En décrivant le champ de bataille et le site du passage, Tchitchagov l'a caractérisé de « spectacle épouvantable ». En effet, devant ses yeux est apparue « *la terre couverte des cadavres des gens gelés à mort ou tués : ils se trouvaient dans des positions différentes. Les isbas de paysans en étaient remplies, la rivière était barrée par de nombreux corps de fantassins, de femmes et d'enfants. A proximité de la rivière, on voyait des escadrons entiers de morts après s'être jetés dans la rivière. Parmi tous ces cadavres émergeant de l'eau, se distinguaient des cavaliers montés qui, comme des statues, étaient figés par la glace dans la position même de leur mort* » [5, p. 1176]. Selon Tchitchagov, ce n'est pas seulement l'attitude des cosaques envers les prisonniers de guerre, mais aussi envers les morts qui est frappante. D'après lui, « *ils ne pensaient qu'à faire leur profit, ils ont pourtant eu moins de butin que les cosaques de Platov ou de Wittgenstein sur la rive gauche.*

Voilà pourquoi mes cosaques sortaient les corps de l'eau et les pillaient en enlevant l'habit, les montres et les bourses. Comme cela ne leur a pas suffi, ils se sont mis à enlever les vêtements des Français encore vivants. Les malheureux criaient fort, car ils avaient froid, et dans la nuit j'entendais encore leurs cris pendant mon repos dans une des isbas » [5, p. 1177].

Lord Tyrconnell, représentant de l'Angleterre, a laissé, à son tour, ses impressions sur la bataille de la Bérézina. Dans sa lettre à lord Catcart il a noté : « *rien ne dépasse le courage de l'armée russe à l'attaque, mais l'ennemi qui combattait pour sa survie, se défendait avec acharnement* » [6, p. 347], Tyrconnell a observé en personne l'endroit où « *Bonaparte avait fait construire un pont sur lequel il avait ensuite traversé la rivière avec les restes de son armée* » [6, p. 349], Il a écrit plus tard : « *Les paroles me manquent pour décrire l'épouvantable spectacle que j'ai vu aujourd'hui en traversant la rivière. D'innombrables hommes et chevaux recouvraient les ponts détruits ; on voyait des hommes et des femmes, nus, mourant de faim à qui il était absolument impossible de porter secours ; de nombreux blessés priaient les Russes de mettre fin à leur malheureuse existence. Le spectacle que j'ai vu ici est hors de l'imaginable »* [6, p. 349], Dans sa lettre au duc d'York, lord Tyrconnell a ajouté que « *tout un régiment a été anéanti sur le pont couvert de cadavres humains et de chevaux. Des 2 côtés sur plusieurs milles, la route était jonchée de morts et de mourants, de calèches cassées, de corps à moitié brûlés, de drapeaux, etc.* » [6, p. 356].

L'officier du génie Martos faisait partie des officiers accompagnant l'amiral Tchitchagov lorsque celui-ci examinait le site de la bataille sur la rive gauche de la Bérézina. Selon Martos, « *à l'arrivée sur la rive gauche, nos cœurs ont été saisis d'horreur. Imaginez une rivière au lit large et sinueux qui autant qu'on pouvait voir, était entièrement couverte de cadavres, dont quelques-uns commençaient à geler. Le premier objet qui s'est présenté à nos yeux, fut le corps d'une femme qui s'était écroulée dans l'eau et avait été à moitié écrasée par les glaçons ; un de ses bras en a été tranché et ne se raccordait au corps que par un seul tendon ; dans son autre bras elle tenait un nourrisson les bras autour du cou de sa mère ; elle était encore vivante, elle fixait son regard sur l'homme qui lui aussi était tombé dans l'eau que le froid avait déjà pris ; sur la glace, entre eux on voyait un enfant mort.*

Il était facile de deviner que l'homme gelé était son mari et les enfants, leurs enfants ;... le mari et les enfants étaient morts, alors qu'un soldat barbare a coupé le bras de la femme... L'amiral, homme sensible de nature, a tout de suite quitté ce champ enneigé de mort. Je suis parti avec lui. Nos hommes

combattirent à la Bérézina avec le plus grand acharnement ». [8, p. 502]. Les notes de Martos ont été publiées dans les « Archives russes » en 1898.

V. Kharkévitch, historien renommé de la campagne militaire de 1812, a été le premier à utiliser les témoignages non publiés de combattants de l'armée russe pour faire progresser la connaissance historique de ces événements. C'est en 1904 qu'il publie les mémoires d'un des officiers participant à la bataille intitulés « *Quelques renseignements sur la compagnie d'artillerie montée sous le commandement de Markov* », qui révèlent un fait intéressant sur la manière dont l'armée russe compensait les pertes de cette compagnie au combat : « *La compagnie de Markov tirait sur l'ennemi avec tant d'ardeur quelle devint la cible de toutes les batteries ennemies, qui lui causèrent une perte de presque 100 hommes et d'encore plus de chevaux. Regrettant ces pertes importantes affectant sa compagnie préférée, le comte Wittgenstein a immédiatement ordonné de la compléter. À défaut d'autres soldats, elle a été complétée par des artilleurs de la marine, des prisonniers espagnols, allemands ou autres pour faire fonction de **hand-langers** (conducteurs de chevaux tirant canons et caissons à poudre). Ils étaient presque tous chaussés de laptis (NdT : espadrilles tressées en tulle, écorce de la tige du chanvre), étaient habillés en uniforme et portaient des casques russes. Il est à noter qu'aucun d'eux ne s'est évadé. Les chevaux furent pris à l'ennemi. Ainsi deux jours plus tard, la compagnie pu regagner sa place à l'avant-garde* » [9, p. 216]. En 1907 sur la base d'informations provenant des Archives militaires, V. Kharkévitch publie une édition en quatre volumes intitulée « *L'année 1812 dans les journaux, notes et mémoires de témoins de l'époque* ». Son quatrième volume tout entier a été dédié aux souvenirs des participants de la bataille de la Bérézina. On lit au début les mémoires de l'amiral Tchitchagov sur sa participation à la bataille sous forme d'un bref essai, ébauche des mémoires que l'amiral écrira plus tard. Tchitchagov donne des précisions sur le combat et évalue les pertes de l'armée française à 10 mille prisonniers dans l'armée de Victor, 9 mille prisonniers sur la rive droite et d'innombrables morts par noyade [10, p. 11].

La bataille de la Bérézina est mentionnée dans les mémoires du général lieutenant duc Stcherbatov qui a écrit : « *le combat se déroula pendant toute la journée dans la forêt entre les villages de Brili et de Stakhovo. Moi aussi j'y ai pris part avec ma 18^e division. Les Français ont combattu avec acharnement. Leur cavalerie était remarquable par son courage et sa vivacité ; dans la forêt claire, elle nous a causé de grandes pertes et a arrêté notre offensive jusqu'à la tombée de nuit* » [10, p. 57],

Le comte Lambert, major général et commandant de l'avant-garde de l'armée du Danube, avait été gravement blessé au cours de l'assaut de Borisov et n'a pas participé à la bataille de la Bérézina. Cependant dans ses mémoires, il a brièvement caractérisé et critiqué les actions des commandants de détachements russes. Il a écrit ainsi sur la bataille dans la forêt de Stakhovo : « *Ce combat, mal planifié et mal dirigé, nous a coûté 3 à 4 mille hommes mis hors combat. Tchitchagov n'aurait pas dû s'installer en position défensive* » [10, p. 73],

Dans ses notes, S. S. Malinovskiy, capitaine en second d'une unité de quartier général et participant à la bataille dans la forêt de Stakhovo le 16 novembre, décrit ce combat et analyse les fautes les plus importantes de l'amiral Tchitchagov. Malinovskiy l'accuse d'inaction : « *il n'a même pas daigné visiter le champ de bataille et est resté dans le village de Stakhovo* » [10, p. 86]. En 1911 un historien célèbre de la campagne de 1812, K. Voyenskiy, a publié l'ouvrage « *La guerre nationale de 1812*

d'après les noies des témoins de l'époque », basé sur les documents non-publiés des Archives militaires. Pour expliquer son intérêt pour la bataille de la Bérézina, l'auteur indique : « *Les questions les plus discutées dans l'histoire de la Guerre Nationale sont celles relatives à l'interprétation de l'opération militaire de la Bérézina et aux erreurs commises par les commandants de certaines armées* » [11, p. 1]. Selon K. Voyenskiy, « *seules les générations futures, qui ne seront pas concernées par les intérêts des différentes parties et des personnalités historiques, seront en mesure de formuler le jugement qu'on appelle le tribunal de l'histoire* ». En conséquence, K. Voyenskiy s'attacha à préserver autant que possible les témoignages des participants actifs aux événements historiques. Il mit tout en œuvre pour retrouver les mémoires d'acteurs mineurs de la bataille se limitant à la description d'épisodes particuliers sans aborder l'histoire de la guerre. L'avantage indiscutable de ces mémoires, c'est qu'ils « *cherchent à ne perdre aucun détail, au lieu de se disperser ils se concentrent sur l'événement décrit et ne craignent pas la vérité qu'ils ont connue en tant que simples acteurs* », écrit K. Voyenskiy [11, p. 3-4].

Y. S. Khrapovitskiy, à l'époque commandant du 2^e Régiment de Cosaques d'Ukraine, a pris part à la bataille de Stakhovo mais ses souvenirs se limitent à une seule remarque : « *J'ai été témoin que des régiments entiers avaient été dispersés et mis en déroute au cours des fusillades* » [11, p. 42]. Quel était son rôle et quel était la mission de son régiment ? Il n'en dit rien. En revanche il justifie la lenteur de Koutouzov qui n'a pas participé à la bataille de la Bérézina, par son désir de ne pas « *sacrifier inutilement des vies humaines* » [11, p. 43].

Les notes de K.A. Arnoldi sur 1812 ont été rédigées vers 1850. Celui-ci, capitaine de la 13^e compagnie de cavalerie légère, a fait un récit détaillé et chronologique de sa participation à la bataille de la Bérézina. Le récit comprend une description du site qui, aide encore aujourd'hui pour reconstituer le déroulement de la bataille. À la fin de ses notes, K.A. Arnoldi prend le parti de l'amiral Tchitchagov : « *Si quelqu'un voulait reprocher à Tchitchagov de ne pas avoir réussi à empêcher le passage de la Bérézina par les Français, je considérerais ce reproche injustifié, car témoin moi-même des événements, je peux assurer que cette entreprise était impossible* » [11, p. 30]. Il pensait que la victoire aurait été possible à la seule condition que « *au lieu de la suivre à distance de 100 verstes, les armées de Koutouzov et de Wittgenstein aient marché sur les pas de l'armée française* » rendant le passage impossible : « *l'ennemi a mis 4 jours pour construire un pont et 2 jours et demi pour le traverser et tout cela sans être perturbé sur la rive gauche par un seul coup de fusil* » [11, p. 31].

À l'époque de l'Union soviétique, aucun travail de recherche et de publication des mémoires des soldats de l'armée russe n'a été réalisé. Ce n'est qu'après la chute de l'Union soviétique, à la veille du 195^e anniversaire de la Guerre Nationale de 1812 que le manuscrit intitulé « *Le passage désastreux de la rivière de la Bérézina par l'armée française pendant la déroute de Napoléon de Moscou en 1812* » a été publié. Son auteur est un officier inconnu de l'état-major du général lieutenant E.I. Tchaplits, commandant de l'avant-garde de la 3^{ème} Armée de l'Ouest. La rédaction du manuscrit daterait de la fin des années 1830-début des années 1840. Dans son ouvrage l'auteur décrit le site du passage et indique les particularités géographiques de l'endroit où les ponts ont été construits. Il indique qu'un des ponts se situait « *en amont de Borisov, à proximité des villages de Stakhovo et de Brili où l'ennemi s'est mis à organiser la traversée, où quelques bras de la rivière s'écoulaient dans une*

zone marécageuse large d'une verste et y formaient deux petits îlots [12, p. 141]. « L'ennemi a librement profité de 24 heures pour dresser le pont à travers les trois bras de la rivière, tenant compte de la disposition des îlots » [12, p. 142], L'auteur du manuscrit a participé lui-même à ces événements. Il affirme alors qu'un véritable pont « vivant » s'est formé sur la rivière : « L'arrière-garde française complètement désorganisée se dirigeait vers le passage ; les ponts dressés en hâte n'ont pas tenu sous la pression des convois, de la cavalerie, de l'artillerie et de la foule ; ils s'écroulaient sous ce poids, il se formait ainsi une sorte de pont vivant d'hommes et de chevaux, les gens traversaient sur ce pont autant qu'ils le pouvaient et ils devenaient à leur tour un point d'appui pour leurs camarades. Plus de 20 mille personnes furent prises dans la Bérézina, et ceux qui n'ont pas osé la traverser, ont été fait prisonniers par Wittgenstein ! Plus de 5 mille chariots : fourgons, voitures, calèches, coupés etc. emmenés de Moscou sont restés sur l'autre rive ». C'est dans ce même témoignage qu'on trouve les preuves de maraude des cosaques sur les dépouilles de soldats de l'armée française et de la population civile : « cette nuit-là le froid piquant avait couvert d'un linceul transparent le tombeau humide des pauvres noyés. Le matin suivant les cosaques sont partis à la chasse : ils perçaient des trous dans la glace et avec des crocs attrapaient des corps, ils fouillaient ensuite leurs poches et havresacs et y trouvaient des choses en or et en argent. Il y avait des châssis d'icônes, des vases sacrés, des chandeliers, des chasubles etc. J'ai été curieux d'apprendre ce qu'ils faisaient là-bas. En ma présence, ils ont sorti de l'eau une femme morte avec son nourrisson dans les bras. C'était trop triste à voir, et je me suis retiré » [12, p. 142].

BIBLIOGRAPHIE

1. « La Russie de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Vue par les étrangers » – Léninegrad, Édition Lénizdat, 1991.
2. Steinheil B.I. « Notes sur l'effectif et la campagne de la milice militaire de Saint-Pétersbourg contre les ennemis de la Patrie en 1812 et 1813 » en deux parties, R 1, Saint-Pétersbourg, Imprimerie de V. Plavilstchikov, 1814.
3. Raphaël Mikhailovitch Zotov: « Contes sur les campagnes de 1812 et 1813 », Saint-Pétersbourg, 1836.
4. Yermolov A.P. Notes 1798-1826. Moscou, Édition « Vyschaïa chkola », 1991.
5. « Le passage de la Bérézina » (extraits de notes de l'amiral Tchitchagov). Les archives russes, 1898.
6. Doubrovine N. « La guerre nationale dans les mémoires des témoins de l'époque (1812-1815) », Saint-Pétersbourg, Imprimerie de l'Académie des sciences impériale, 1882.
7. Mémoires du comte de Rochechouart, Archives russes, 1890.
8. Martos. « Notes de l'officier du génie Martos », Archives russes, No.7, 1898.
9. Kharkévitch V. « L'année 1812 dans les journaux, notes et mémoires de témoins de l'époque », Édition I, Vilna, Imprimerie de l'État-major du district militaire de Vilna, 1907.
10. Kharkévitch V. « L'année 1812 dans les journaux, notes et mémoires de témoins de l'époque », Édition IV, Vilna, Imprimerie de l'État-major du district militaire de Vilna, 1900.
11. Voenskiy K.I. « La guerre nationale de 1812 dans les notes des témoins de l'époque », Saint-Pétersbourg, Imprimerie de l'Administration centrale des oudels, 1911.
12. « 1812 dans les mémoires de témoins de l'époque », Moscou, Édition « Nauka », 1995.